



### La science des signes dans l'*Encyclopédie*

*The science of signs in the Encyclopédie*

**Pedro Pimenta**

Traducteur : Márcia Aguiar

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5491>

DOI : 10.4000/rde.5491

ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 39-58

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Pedro Pimenta, « La science des signes dans l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 05 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5491> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5491>

---

**Pedro PIMENTA**

## La science des signes dans *l'Encyclopédie*

Dans une étude devenue capitale pour l'histoire des idées linguistiques, Sylvain Auroux reconstitue le domaine des sciences du langage au XVIII<sup>e</sup> siècle en prenant comme référence les articles consacrés à la grammaire générale de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert. Le titre de son étude, *La Sémiotique des encyclopédistes. Essai d'épistémologie historique des sciences du langage*, est justifié par l'auteur à partir d'un passage de Locke<sup>1</sup>. En effet, dans les pages finales de l'*Essai sur l'entendement humain*, la philosophie, ou plutôt la philosophie future, est divisée par le philosophe anglais en trois branches : la première est la *physica*, ou philosophie naturelle, la deuxième est la *pratica*, ou philosophie morale, la troisième est la science des signes, qu'il nomme *séméiotike*<sup>2</sup>. Locke reprend ainsi un problème dont il s'était occupé au début du livre II et au long du livre III, le rapport entre les idées et les signes, ou les mots. Mais si auparavant les signes se présentaient comme l'instrument nécessaire pour la généralisation des idées particulières, soit à l'usage de la pensée, comme le suggère le livre II, soit à l'usage du discours, comme le suggère le livre III, dans la conclusion de son œuvre leur usage est justifié par la faiblesse de la mémoire, cet « entrepôt » (*storage*) peu fiable de nos idées. Dans ce passage, non seulement le rapport entre l'idée et le signe est contingent, mais la préférence pour les sons (au détriment des chiffres et des diagrammes, par exemple) est dictée par leur convenance, et non pas par leur adéquation.

Mais si ce qui met les signes en relation avec les idées n'est pas une marque commune entre eux, car ils demeurent extérieurs l'un à l'autre, il n'en est pas moins vrai qu'avec le temps les premiers tendent à

1. Sylvain Auroux, *La Sémiotique des encyclopédistes. Essai d'épistémologie historique des sciences du langage*, Paris, Payot, 1979, p. 21.

2. Locke, *Essay Concerning Human Understanding*, IV, 21, 04, ed. Nidditch, Oxford: Clarendon Press, 1978.

remplacer les secondes. Tel est le thème du livre III : comment atténuer la mauvaise habitude qui se glisse insensiblement dans la communication entre les hommes, de prendre les sons pour des contenus mentaux, comme si le simple fait « de se retrouver dans la bouche des hommes » assurait aux mots une signification, et aux discours un sens ?<sup>3</sup> En raison de ce problème, que Locke juge grave (à l'opposé de ce qu'en penseront Berkeley et Hume)<sup>4</sup>, la conclusion de l'*Essai* suggère une assimilation entre la sémiotique, science des signes, et la logique, science des idées. La première serait responsable de l'étude des relations entre les signes et les idées, et la seconde de la détermination des principes de l'enchaînement des signes à partir des déterminations contenues dans les idées.

Si l'*Essai* se termine sur l'espérance qu'une telle science puisse un jour se constituer, c'est que le langage présente un défaut intrinsèque qui freine la connaissance. Pour Locke, la signification des mots est arbitraire<sup>5</sup>. La différence entre les idées et les signes est que les premières sont des contenus mentaux internes, alors que les secondes sont des sons et des marques externes. Le signe que j'utilise est par définition perceptible par tous ceux qui entendent ou voient normalement, et il est le résultat d'une convention entre les hommes. À l'opposé, l'idée qui est dans mon entendement a été acquise par mes sens et ne peut être connue que de moi. Cette différence détermine la nature de la liaison entre le signe et l'idée, opération qui se développe dans l'entendement, où l'idée se trouve, et non sous les yeux de ceux auxquels elle sera transmise (*conveyd*) ou communiquée. Or il n'existe rien, dans le signe lui-même, qui assure *a priori* que le signe utilisé en commun par deux individus se rapporte actuellement à une même idée. La solution que trouve Locke pour contourner cette impossibilité de vérification est la constance de l'usage des signes, qui doivent toujours être utilisés dans la même acception précise, de manière à limiter au maximum les glissements sémantiques. Le langage permet de communiquer, mais il n'institue pas pour autant une transparence entre les hommes qui, à la différence des anges, se trouvent dépourvus d'accès direct aux représentations mentales de leurs semblables<sup>6</sup>.

3. Locke, *Essay*, livre III; et Stephen K. Land, *From signs to propositions. The concept of form in Eighteenth-century semantic theory*, London: Longman, 1974, chap. 1.

4. Berkeley, *Alciphron*, VII, in *The works of George Berkeley*, vol. 3, London: Continuum, 2005 ; Hume, *A treatise of human nature*, I.1.7, ed. Norton & Norton, Oxford: Clarendon Press, 2007.

5. Locke, *Essay*, III, 02, 08, p. 408.

6. Voir Hans Aarsleff, *From Locke to Saussure. Essays on the study of language and intellectual history*, Minneapolis: University of Minnesota Press, 1973, chap. 01, 02.

Le programme d'une science ou philosophie du langage semble donc suffisant pour expliquer le choix que fait Locke de la désignation *sémiotique*, et le fait qu'on y voit une préfiguration de la linguistique qui naîtra au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais ce mot ne fait partie ni du vocabulaire des grammairiens du XVII<sup>e</sup> siècle ni de celui de la rhétorique. Pour comprendre la raison du choix de ce mot, et ce qu'il implique, il faut retourner aux premières pages de l'*Essai*, où Locke explique la méthode d'investigation qui sera adoptée tout au long du livre. Cette méthode est dite « historique », dans le sens de la méthode employée par les anatomistes<sup>7</sup>. La « simple méthode historique » (*plain historical method*) est purement descriptive, car il s'agit d'une démarche que le philosophe emprunte aux anatomistes : l'art de la dissection ne pénètre pas dans l'essence des objets, ne cherche pas leurs qualités constitutives, il se contente d'identifier et de décrire les parties qui le composent, leur mode d'opération, les systèmes qui les relient les unes aux autres. Dans un fragment inédit sur l'anatomie, Locke énonce clairement que cet art ne convient qu'à l'observation et à l'expérimentation<sup>8</sup>. Une fois adoptée par la philosophie, la méthode historique limite celle-ci à la prise en compte des idées en tant qu'*appearances*, ou de « tout ce qui se trouve dans l'entendement, lorsque celui-ci pense », sans en chercher l'origine dans des objets extérieurs (bien qu'on doive leur attribuer une telle origine), et sans essayer de retracer les principes physiologiques des opérations mentales. Le philosophe doit se contenter des effets de surface, découlant de causes enfouies. Il s'agit donc de rapprocher la philosophie des sciences expérimentales, particulièrement du système newtonien, qui se contente des effets, abandonnant la connaissance des causes à une spéculation qui dépasse les limites de l'expérience et ne peut, par conséquent, être vérifiée.

La connaissance des propriétés des corps externes se limite à ce que l'expérimentation et l'observation peuvent atteindre<sup>9</sup>. Comme dans le cas de l'entendement, Locke reconnaît qu'il y a un substrat des opérations observables, mais il considère qu'il faut nous borner aux opérations elles-mêmes, ou à la manière dont les corps se manifestent à nous. Bref, les opérations de l'entendement, ainsi que les qualités des substances sont les *signes* d'un ordre dont l'essence nous échappe, mais qui peut et doit être reconstitué, même si ce n'est que partiellement, par ces manifestations – dans la mesure où elles sont correctement orga-

7. Locke, *Essay*, I, 02, p. 43-44.

8. Voir François Duchesneau, *L'Empirisme de Locke*, La Haye, Nijhoff, 1973 ; et Claire Crignon, *Locke médecin. Manuscrits sur l'art médical*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

9. Sur ce point, voir Locke *Essay*, IV, 12, 09.

nisées et par là même *signifiées*. C'est la signification propre du terme sémiotique, tel qu'utilisé par Locke. De même que la médecine part de la connaissance de la structure du corps humain fournie par l'anatomie, associant les symptômes des maladies à leur localisation présumée dans le corps humain, la philosophie définie dans la partie finale de l'*Essai* partira de la connaissance de la structure de l'esprit fournie par la méthode historique, reliant les signes aux idées qu'ils sont censés représenter.

En somme, la sémiotique définie par Locke dans l'*Essai* est une science qui, à l'exemple de la méthode appliquée dans l'œuvre elle-même, renvoie à la médecine. Tout comme la philosophie est un art du diagnostic, la science des signes est un savoir qui précède ce qu'aujourd'hui on appellerait la philosophie du langage. Elle est à la fois plus étendue que cette dernière, car elle a trait aux signes en général – qu'ils soient linguistiques ou artificiels, généraux ou naturels –, et moins spécialisée, car elle ne s'intéresse pas au langage en tant que tel, mais dans la mesure où il a un rapport avec la pensée, dont il est un symptôme. C'est pour cette raison que le livre III de l'*Essai* est consacré aux mots, et non pas au langage ou à la langue, qui n'intéressent le philosophe qu'en tant que systèmes d'organisation de la pensée, et non pas dans leurs structures et règles propres, lesquelles, face aux principes de la logique, sembleront toujours arbitraires. Dans une large mesure, la philosophie peut être définie, dans sa partie logique ou sémiotique, comme une investigation de nature conjecturale, indiciaire, qui, à l'instar de l'investigation judiciaire, ouvre le chemin vers la vérité au milieu de ce qu'on pourrait appeler une *forêt de signes*<sup>10</sup>.

Dans quelle mesure la sémiotique, dans ce sens précis, apparaît-elle dans l'*Encyclopédie* ? Avant de passer à l'examen des textes, il faut observer que la Sémiotique ne devient possible en tant que science que lorsqu'elle renonce – comme la Médecine dont elle est une branche – à l'explication du lien entre l'âme et le corps, problème hérité de Descartes et avec lequel se débattent la philosophie et la physiologie immédiatement postérieures<sup>11</sup>. Si l'on devait établir une filiation philosophique, on verrait que c'est de Gassendi que les praticiens de l'art médical sont les plus proches. Celui-ci, dans les *Objections aux Méditations* de Descartes, remet en question la possibilité d'élucider les phénomènes sensibles relatifs à la mécanique du corps à partir d'une substance

10. Cette acception de « philosophie » est suggérée par Leibniz dans les *Nouveaux essais* (voir *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, IV, 16, 5, éd. J. Brunschwig, Paris, Flammarion/Poche, 1990, p. 367).

11. Voir Georges Canguilhem, *La formation du concept de réflexe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. 2<sup>e</sup> éd., Paris, Vrin, 1977, p. 27-56.

spirituelle une et indivisible. Sans proposer qu'on lui substitue une âme corporelle, il suggère qu'il serait plus prudent d'abandonner le postulat métaphysique de la glande pinéale et de le remplacer par la distinction, chez l'homme, entre ce qui est interne, et ne peut pas être observé, et ce qui se manifestant peut être décrit<sup>12</sup>. Cette recommandation anticipe les solutions proposées par Malebranche et par Leibniz, lesquelles sont davantage conçues pour la philosophie que pour la physiologie, l'anatomie et la sémiotique. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la position dérivée de celle de Gassendi reçoit la caution du newtonisme qui conseille, comme démarche de toute science, l'analyse des effets en dépit de l'ignorance des causes. En somme, pour comprendre le corps, il n'est pas nécessaire de rapporter sa mécanique à un principe unificateur. En présupposant qu'il existe *de fait* un rapport entre le corps et l'âme, et reconnaissant en même temps que ce rapport est incompréhensible, les sémioticiens de l'*Encyclopédie* chercheront à formuler une méthode qui permette de reconstituer l'unité interne du corps, quelle que soit sa nature, à partir de l'identification d'une logique des apparences. La succession et la circulation des symptômes sera la clé pour comprendre l'économie animale cachée.

L'article SÉMÉIOTIQUE ou SÉMÉIOLOGIE (Médecine) s'ouvre sur la définition suivante :

Ce nom est grec, dérivé de σημεῖον, signe, & λόγος, discours. La plupart des institutaires distinguant la semeiotique de la physiologie & de la pathologie, avec qui elle devrait être confondue, en font la troisième partie des instituts ou principes de médecine. Son objet est l'exposition des signes propres à l'état de santé & aux différentes maladies. De là naît la division de cette partie en semeiotique de la santé & semeiotique de la maladie. Elles ne sont l'une & l'autre que des corollaires, qui devraient être déduits à la suite des traités de pathologie & de physiologie. Ce n'est en effet que par la connaissance exacte de l'homme dans l'état sain qu'on peut connaître sa santé présente, & déterminer si elle sera constante ; c'est dans les divers phénomènes que présente l'exposition de la santé, qu'on peut puiser les signes qui la font reconnaître & qui servent à juger de sa durée. J'en dis de même par rapport à la pathologie : après avoir détaillé les causes générales de maladie & les symptômes qu'elles excitent, il n'y avoit qu'à remonter des effets aux causes, qu'à fixer leur correspondance réciproque, leur enchaînement mutuel, & cette gradation naturelle auroit établi les signes de maladie<sup>13</sup>.

12. Voir Stefanie Bucheneau, « L'union de l'âme et du corps », in Raphaëlle Andrault et. al. (dir.), *Médecine et philosophie de la nature humaine de l'âge classique aux Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 279-287.

13. SÉMÉIOTIQUE, *Enc.*, 14, 937a.

La sémiotique est un art d'interpréter dont les canons sont donnés, premièrement, par la physiologie, qui étudie l'état de santé du corps humain quand il fonctionne normalement ; et, deuxièmement, par la pathologie, dont la démarche est inverse, et consiste à rechercher les causes possibles des anomalies dans l'exercice de la fonction des organes à partir de l'identification d'un ensemble de *symptômes* (fièvre, douleurs etc.), de manière à réaliser des pronostics à partir de l'observations des *signes* (pouls, respiration, etc.) qui font connaître l'état actuel et les évolutions possibles de la maladie<sup>14</sup>.

Dans un premier moment, la définition de la maladie se fait par opposition à la santé : la maladie ou « morbus, c'est en général l'état de l'animal vivant, qui ne jouit pas de la santé [...] c'est la vie physique dans un état d'imperfection »<sup>15</sup>, explique l'article MALADIE. Cette définition purement formelle rappelle qu'il ne faut pas chercher à définir la maladie par elle-même, et encore moins à effectuer le diagnostic d'une maladie à partir de sa définition<sup>16</sup>. L'encyclopédiste anonyme ajoute qu'on ne peut définir la maladie et la santé que par rapport à la vie et à la mort<sup>17</sup>, ce qui ne fait qu'élargir l'éventail des définitions, sans qu'on ait pour autant accès à quelque chose comme la *santé* ou *maladie*.

L'identification de la maladie à partir de symptômes et l'élaboration de son diagnostic/pronostic sur la base des signes est une opération délicate. Car si la santé s'identifie dans une certaine mesure à la vie elle-même, et si la mort n'admet plus de diagnostic de santé ou de maladie, parler d'un corps malade c'est se rapporter à un être vivant en état de suspension, à mi-chemin entre la vie et la mort. Cela ne veut pas dire que toute maladie menace la vie ; mais même la plus banale d'entre elles indique la possibilité de sa disparition. La gravité de la maladie paraît s'associer à son degré de dissémination dans les organes. Si la santé est l'aptitude des organes à l'exercice de leurs fonctions, qui se fait dans un système d'intégration entre eux, puisqu'ils fonction-

14. Nous suivons ici le commentaire de Michel Foucault dans *Naissance de la clinique* (Paris, PUF, 1963, p. 89-90).

15. MALADIE, *Enc.*, IX, 930a.

16. PATHOLOGIE, *Enc.*, XII, 270a. Voir à ce sujet Colas Duflou, « Diderot et Ménuret de Chambaud », RDE, 34, 2003, 25-44, p. 36 et suiv. ; le commentaire se rapporte à l'article POULS (*Enc.*, XIII, 239 et suiv.), mais il convient aux textes qui nous commentons.

17. Selon lui, « la maladie peut être regardée comme un état moyen entre la vie & la mort : dans le premier de ces deux états, il y a toujours quelqu'une des fonctions qui subsiste, quelque imparfait que puisse en être l'exercice ; au moins la principale des fonctions auxquelles est attachée la vie, ce qui distingue toujours l'état de maladie de l'état de mort, tant que cet exercice est sensible ou qu'il reste susceptible de le devenir » (MALADIE, IX, 930b).

ment comme les parties d'un tout, il s'ensuit que la vie animale est comme *réitérée* par la répétition constante et inchangée d'opérations intégrées – telles que la circulation du sang, la respiration, la digestion, etc. – que la maladie vient perturber ou empêcher. L'intégrité du corps, réitérée par sa présence en tant que solide dans l'espace, est remise en question par la maladie, qui se déploie dans le temps (amenant son aggravation ou son amélioration), s'étendant ou se retirant de ses parties. D'où ce constat : si le corps sain est représenté dans l'image que nous en avons en tant que totalité unie et intégrée dans un espace, la maladie doit être *analysée*, et dans cette analyse le corps apparaît en tant qu'une succession d'états mesurables. La détermination de la fréquence des signes permet ainsi de mesurer l'évolution ou l'involution de la pathologie<sup>18</sup>. Pour cela, il faut identifier, dans la représentation simultanée, les éléments qui permettent une analyse successive. Il faut prendre certains éléments qui composent l'image du corps actuel comme indices d'une anomalie qui s'y insinue, c'est-à-dire reconnaître des perceptions comme des signes de processus, ce qui explique que l'article **SIGNE** ait une entrée spéciale pour la médecine :

**SIGNE**, (Médecine séméiotique) on appelle de ce nom tout effet apparent, par le moyen duquel on parvient à la connaissance d'un effet plus caché, dérobé au témoignage des sens. Ainsi le phénomène ou symptôme, peut devenir un signe lorsqu'on cesse de le considérer abstractivement, et qu'on s'en sert comme d'un flambeau pour percer dans l'intérieur obscur de l'homme sain ou malade. Le pouls est, par exemple, un phénomène qui frappe les sens dans l'économie animale ; j'en ferai un signe si je remonte par son moyen à la connaissance du mouvement du sang et de la vie ; si, quand je le trouve bien régulier, j'en conclus que le sujet est bien portant ; ou quand, instruit par ses diverses irrégularités, je découvre différentes maladies. Toutes ces différentes modifications peuvent être autant de signes qui m'éclaireront pour la connaissance de la santé ou des maladies. Il n'est point d'action, point d'effet sensible dans le corps humain, qui ne puisse fournir quelque signe. Les effets sont tous signes de leurs causes ; mais tous les signes doivent être fondés sur l'observation souvent réitérée, afin que la correspondance, la relation entre le signe et la chose signifiée, soient solidement établies. C'est la difficulté de connaître et de fixer comme il faut ce rapport, qui a embarrassé les premiers séméiologistes, et qui doit leur avoir coûté un travail et un temps infinis. Voyez **SÉMÉIOTIQUE**. Combien d'observations n'a-t-il pas fallu pour décider et constater la valeur des divers signes, ou même d'un seul dans les différents sujets, les différentes maladies et les diverses circonstances ? C'est à Hippocrate que la science des signes a le plus d'obligations : le premier séméioticien a été le plus grand ; aucun médecin postérieur,

18. Foucault, *Naissance de la clinique*, p. 92-93.

quoiqu'enrichi des trésors de cet illustre législateur de la médecine, n'a été au-dessus de lui ; il s'en est même trouvé peu qui l'aient égalé, c'est-à-dire qui aient su mettre en usage tous les signes qu'il avait établis<sup>19</sup>.

Parce que, dans le corps humain, l'association entre un symptôme et une structure est certaine, mais difficile à déterminer, l'art du diagnostic est voué à une interprétation tâtonnante qui, dans le meilleur des cas, parvient à des résultats partiels, à des tableaux inachevés, à des conclusions provisoires. Le pouls illustre bien cette difficulté : comme signe tactile et sonore de la circulation, il est évident qu'il est en-deçà de la complexité matérielle du phénomène qu'il doit représenter, mais il est quand même souvent utilisé, car selon la perspicacité et l'habileté du médecin, son association avec ce qu'il indique peut être indubitable. On ne peut en dire autant des signes pronostiques, « extrêmement étendus, difficiles à saisir et à bien évaluer ; ils exigent une grande habitude à observer, beaucoup de travail et de pénétration »<sup>20</sup>.

Le caractère vague des signes, leur tendance à l'indétermination, est compensé, dans une certaine mesure, par leur survenue indifférenciée dans le corps humain, qui se voit ainsi transformé en un champ de signification virtuellement inépuisable. Comme l'explique l'encyclopédiste anonyme,

Il n'y a point de partie dans le corps humain qui ne puisse fournir à l'observateur éclairé quelque signe ; toutes les actions, tous les mouvements de cette merveilleuse machine sont à ses yeux comme autant de miroirs, dans lesquels viennent se réfléchir & se peindre les dispositions intérieures, soit naturelles ou contre nature; il peut seul porter une vue pénétrante dans les replis les plus cachés du corps, y distinguer l'état & les dérangemens des différentes parties, connoître par des signes extérieurs les maladies qui attaquent les organes internes, & en déterminer le caractère propre & le siège particulier. Il semble, à la facilité avec laquelle il est instruit de ce qui se passe dans l'intérieur du corps, que ce soit une machine transparente...<sup>21</sup>

Le corps humain – et, potentiellement, celui de tout être vivant – est ici pris comme une surface sur laquelle se manifestent, partout et sans cesse, des signes, symptômes de santé ou de maladie. Sur cette surface, le symptôme et le signe sont mis en relation, dans une même trame. Le médecin qui fait le diagnostic de son patient établit des rapports entre ces signes et les utilise comme un véritable miroir de ce qui se passe à l'intérieur du corps. Bien qu'il ne connaisse pas directement les causes

19. SIGNE, *Enc.*, XV, 188b.

20. SIGNE, *Enc.*, XV, 188b.

21. SÉMÉIOTIQUE, ou SÉMÉIOLOGIE, *Enc.*, XIV, 937a.

de ces effets, il sait qu'ils sont produits à partir d'une structure dont les linéaments généraux sont connus du physiologiste et de l'anatomiste. En cela, le corps s'offre au médecin comme une « machine transparente », dont les ressorts et les principes sont connus et dont les défauts de fonctionnement peuvent être identifiés assez sûrement :

S'élevant plus haut & presque au-dessus de l'homme, le semeioticien instruit porte plus loin ses regards : le voile mystérieux qui cache aux foibles mortels la connoissance de l'avenir se déchire devant lui ; il voit d'un œil assuré les changemens divers qui doivent arriver dans la santé ou les maladies ; il tient la chaîne qui lie tous les événemens, & les premiers chaînons qui sont sous sa main lui font connoître la nature de ceux qui viennent après, parce que la nature n'a que les dehors variés, & qu'elle est dans le fond toujours uniforme, toujours attachée à la même marche. D'autres fois le médecin, à l'occasion des phénomènes présents, rappelle le souvenir des événemens qui ont précédé ; telle est la base de la division générale de la semeiotique, ou des signes en diagnostics, prognostics & anamnétiques. Les uns sont uniquement destinés à répandre de la lumière sur des objets dérobés au témoignage des sens intérieurs, ou cachés ; les seconds servent à peindre les événemens futurs comme présents, à en former une espèce de perspective diversement éclairée ; les derniers enfin retracent la mémoire des changemens passés<sup>22</sup>.

L'art de diagnostiquer s'élève ainsi à un art du pronostic, ou de la prévision de l'avenir à partir de l'expérience présente. Le corps sain ou malade apparaît comme un enchevêtrement de signes simultanés, et il incombe au médecin de les rendre intelligibles en les disposant dans un certain ordre. Le déchiffrement de l'état du corps malade dépend de la projection de sa masse tridimensionnelle dans l'espace linéaire de l'analyse qui est la condition du discours médical. Mais le corps n'est pas privé de la dimension temporelle dans laquelle il se constitue concrètement. Au contraire, l'analyse rend au corps sa dimension historique qui a tendance à se perdre dans le continu de la perception, propre à l'état de santé, lorsque l'absence de symptômes donne l'impression d'une répétition constante de la machine vivante en tant que telle. L'histoire de la dégradation de la santé du corps est également, dans une certaine mesure, l'histoire des processus par lesquels il est devenu ce qu'il est, et l'histoire de sa formation et de sa décomposition, processus qui attestent sa condition d'être vivant.

Ces considérations sont développées dans le cadre d'une théorie générale des signes qui est exposée de façon très laconique dans l'article général **SIGNE** :

22. SÉMÉIOTIQUE, ou SÉMÉIOLOGIE, *Enc.*, XIV, 937a.

Le signe est tout ce qui est destiné à représenter une chose. Le signe enferme deux idées, l'une de la chose qui représente, l'autre de la chose représentée ; & sa nature consiste à exciter la seconde par la première. On peut faire diverses divisions des signes, mais nous nous contenterons ici de trois, qui sont de plus grande utilité. Je distingue trois sortes de signes ; 1°. les signes accidentels, ou les objets que quelques circonstances particulières ont liés avec quelques - unes de nos idées, en sorte qu'ils sont propres à les réveiller : 2°. les signes naturels ou les cris que la nature a établis pour les sentiments de joie, de crainte, de douleur, &c. 3°. les signes d'institution, ou ceux que nous avons nous - mêmes choisis, & qui n'ont qu'un rapport arbitraire avec nos idées. Ces derniers signes sont nécessaires à l'homme, pour que l'exercice de son imagination soit en son pouvoir<sup>23</sup>.

Cette définition métaphysique du signe, qui reprend presque littéralement les mots de Condillac dans l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*<sup>24</sup>, est assez étendue pour englober la médecine (signes naturels) et la grammaire (signes d'institution), lesquelles requièrent des méthodes d'interprétation distinctes. Car si le signe naturel indique un phénomène qui n'est pas évident et qui exige pour être correctement compris, l'acquisition d'un art – l'art du diagnostic –, le signe institué découle d'un acte volontaire, d'une conception (dans ce cas, de l'imagination), qui lie une ou des images à un ou à des sons. Le signe d'institution, bien que n'étant pas naturel, n'est pas non plus arbitraire, mais conventionnel. Comme l'avait indiqué Locke, le fait que les signes soient d'usage commun impose une restriction considérable à leur usage arbitraire dans la référence à des idées<sup>25</sup>. Lorsqu'on observe le fonctionnement d'une langue, on peut saisir le dispositif mécanique de la référence qui agit en elle ; interpréter un signe linguistique et l'insérer dans un système raisonné de règles générales qui expliquent les cas de figures de son usage empirique est le fait d'une science, la grammaire, qui est propre à produire une connaissance beaucoup plus sûre que la connaissance issue de la médecine.

Cette différence explique pourquoi dans l'*Encyclopédie*, contrairement à ce que l'on trouve dans l'*Essai* de Locke, la sémiotique et la grammaire, bien que traitant toutes deux des signes, ne se confondent pas en une même science et ne se rapportent à aucun ordre commun préétabli. Elles sont toutes deux des savoirs empiriques, mais leurs statuts diffèrent. La grammaire est expérimentale, et se prête à des

23. SIGNE, *Enc.*, XV, 188b.

24. Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, I, 4, rééd., Paris, Galilée, 1973.

25. Locke, *Essay*, III, 02, 08, p. 408.

généralisations sûres au sujet de son objet, la langue, qu'elle connaît entièrement (sous l'angle des règles). La médecine, dans sa partie diagnostique, est une science qui dépend de l'observation, et dont les généralisations sont partielles. De même, tandis que la référence des signes linguistiques à la pensée est presque complète ; les signes naturels, qui se manifestent dans le corps d'un patient, sont des indices de processus qu'ils ne permettent de reconstituer que partiellement.

L'article GRAMMAIRE, de Beauzée, s'ouvre sur cette définition :

Grammaire, c'est la science de la parole prononcée ou écrite. La parole est une sorte de tableau dont la pensée est l'original ; elle doit en être une fidele imitation, autant que cette fidélité peut se trouver dans la représentation sensible d'une chose purement spirituelle. La Logique, par le secours de l'abstraction, vient à bout d'analyser en quelque sorte la pensée, toute indivisible qu'elle est, en considérant séparément les idées différentes qui en sont l'objet, & la relation que l'esprit aperçoit entre elles. C'est cette analyse qui est l'objet immédiat de la parole ; & c'est pour cela que l'art d'analyser la pensée, est le premier fondement de l'art de parler, ou en d'autres termes, qu'une saine Logique est le fondement de la Grammaire<sup>26</sup>.

Cet article remarquable, véritable abrégé du savoir grammatical du XVIII<sup>e</sup> siècle, montre que bien que la fidélité de la parole à la pensée ne puisse être que partielle, les règles par lesquelles cette parole décompose la pensée sont tout à fait rigoureuses, à tel point que l'analyse des images mentales remplace en fait, dans l'usage des langues, particulièrement dans les langues dites « bien faites », la référence directe à des représentations mentales. De cette perspective, le rapport conventionnel entre le son et l'image ne constitue pas une restriction à l'existence de différentes langues, ou de différents systèmes de combinaison entre les sons, il ne fait que confirmer une tendance universelle à la réalisation d'une opération qui, par des moyens différents, accomplit le même objectif<sup>27</sup>. C'est la nature conventionnelle du signe qui assure la rigueur de la grammaire et qui en fait une science où la vérification de la répétition de phénomènes similaires atteint souvent une précision à laquelle le diagnostic médical ne saurait aspirer.

Malgré cette différence, il existe dans l'*Encyclopédie* un point de convergence entre grammaire et sémiotique, dans la mesure où l'art du diagnostic pose à tout instant le problème du rapport entre le signe et la chose signifiée. Même le plus expérimenté des médecins peut se

26. Beauzée, GRAMMAIRE, *Enc.*, VII, 841a.

27. *Ibid.*

tromper devant les signes qui s'offrent à son interprétation, y compris lorsqu'il s'agit de diagnostiquer la mort. Comme l'explique Ménuret de Chambaud dans l'article MORT, « les principaux symptômes se tirent de l'inexercice de la circulation & de la respiration ; ainsi dès qu'un homme est *mort*, on cherche en vain le pouls dans les différentes parties où les artères sont superficielles ; elles sont dans une immobilité parfaite »<sup>28</sup>. La mort ne peut être connue qu'obliquement, par « opposition à la vie »<sup>29</sup>. Elle est confirmée par le constat de l'arrêt des fonctions physiologiques les plus primordiales : la circulation et la respiration. Mais, entre l'activité de ces fonctions et leur cessation définitive, le corps oscille entre des états dont l'identification est délicate. Mais même si le pouls disparaît, et que la respiration ne peut plus être observée, il faut admettre que « jusque-là le cadavre ne diffère de l'homme vivant, que par le défaut de mouvement »<sup>30</sup>, et que le médecin peut se tromper lorsqu'il vérifie la présence de tels mouvements – lorsqu'il prend le pouls de l'extrémité de ses doigts, par exemple.

D'ailleurs, comme l'observe ensuite Ménuret de Chambaud, le catalogue des symptômes de la mort, exposé avec une précision analytique, ne correspond pas du tout à ce qu'attend le légiste quand il contemple un corps supposément mort. Il est bien différent d'élaborer abstraitement cette symptomatologie catégorique, et de se trouver devant des corps que l'on doit examiner avant de les déclarer morts.

Dans une séquence pittoresque de son exposé, Ménuret de Chambaud se réjouit des anecdotes de personnes ayant reçu un diagnostic de mort revenues à la vie, car elles n'étaient qu'« imparfaitement mortes », écrit-il, malgré le diagnostic de « mort absolue ». Il y a des cas heureux, par exemple, lorsque celui qu'on croyait mort se réveille au milieu de sa propre veillée funèbre, ou encore, lorsque l'agitation du corps, provoquée par le coït infligé par le mari au corps de sa femme la ranime. Il y en a de tragiques, en particulier ceux de personnes qui se réveillent dans leur tombeau, comme en attestent les signes de leur lutte pour se libérer et leur expression de terreur que l'on découvre lors des exhumations.

La révocabilité de la mort s'explique par la dispersion de la vie dans les organes. Pour Ménuret de Chambaud, dire qu'un individu est vivant est une manière imprécise de parler, il serait plus exact de dire que la vie se trouve dans chacun de ses organes. Une personne malade souffre d'une mort partielle, et l'art du diagnostic entend précisément

28. Ménuret de Chambaud, MORT, *Enc.*, X, 718b-719a.

29. *Ibid.*

30. *Ibid.*

déterminer si le mort apparent n'est en fait qu'un malade<sup>31</sup>. L'article de Ménuret de Chambaud attire l'attention du lecteur sur un fait trivial, qui pose cependant à la sémiotique une difficulté considérable : la mort n'est pas connaissable, elle ne se donne à connaître qu'en tant que privation de vie, comme état négatif, comme la suppression de quelque chose de positif. Ainsi, parler de mort, et de signes de mort, c'est se référer à un objet absent par définition, dont on n'a pas et dont on ne peut avoir aucune expérience, mais dont la réalité est irréfutable. Comme le nombre que Kant présente, dans *La Critique de la raison pure*, comme un concept-limite de l'expérience, la mort est, dans l'*Encyclopédie*, un événement-limite, qui trace une frontière, immanente et infranchissable, à la connaissance des phénomènes relatifs à la physiologie et à la pathologie, ou à l'état du corps humain en tant que machine. La sémiotique, à l'instar de ce qui se produit avec d'autres phénomènes, en obtient une connaissance spéculaire, qui ne fournit cependant aucune image, indiquant seulement que la machine du corps s'est arrêtée.

Cela veut dire que cette question, à laquelle les romantiques donneront un air sordide, est traitée par les Lumières comme purement grammaticale : lorsqu'un médecin dit qu'une personne est morte, le mot *mort* signifie non pas un objet, pas même une idée, mais seulement l'absence de l'état auquel se rapporte le mot *vie*. Comme l'explique Dumarsais, c'est une *abstraction* :

Nous avons vû divers animaux cesser de vivre ; nous nous sommes arrêtés à cette considération intéressante ; nous avons remarqué l'état uniforme d'inaction où ils se trouvent tous en tant qu'ils ne vivent plus ; nous avons considéré cet état indépendamment de toute application particulière ; & comme s'il étoit en lui - même quelque chose de réel, nous l'avons appellé *mort*. Mais la mort n'est point un être. C'est ainsi que les différentes privations, & l'absence des objets dont la présence faisoit sur nous des impressions agréables ou désagréables, ont excité en nous un sentiment réfléchi de ces privations & de cette absence, & nous ont donné lieu de nous faire par degrés un concept abstrait du néant même : car nous nous entendons fort bien, quand nous soutenons que le *néant n'a point de propriétés*, qu'il *ne peut être la cause de rien* ; que *nous ne connoissons le néant & les privations que par l'absence des réalités qui leur sont opposées*<sup>32</sup>.

Le terme « mort » n'a de sens que dans la mesure où l'on considère la privation de la vie, *indépendamment de toute application particulière*.

31. Voir Claudio Milanesi, « La mort-instant et la mort processus dans la médecine de la seconde moitié du siècle », DHS, 23, 1991, 171-190.

32. Dumarsais, ABSTRACTION, *Enc.*, I, 46a.

Ce terme permet à son tour d'envisager l'abstraction métaphysique renfermée dans le mot *néant*. On comprend désormais que le diagnostic de la mort ne se rapporte qu'à la privation de la vie, et non pas à un état ayant une définition propre. Notre absence de connaissance de la mort et notre difficulté à l'identifier découlent du fait qu'elle n'existe pas en tant que telle : la mort est la définition abstraite de l'état d'un être, dans lequel la vie n'existe plus.

À cette vision centrée sur les individus, pour laquelle la vie et la mort, la santé et la maladie sont des conditions et des états se rapportant à un être vivant en particulier, l'*Encyclopédie* ajoutera la perspective plus large de l'espèce, à laquelle appartient tout individu. Au niveau de l'espèce, les déterminations ne sont plus individuelles mais spécifiques, c'est-à-dire liées à la *reproduction*. L'article GÉNÉRATION de d'Aumont, explicite ce point :

On entend en général par le terme *génération*, la faculté de se reproduire, qui est attachée aux êtres organisés, qui leur est affectée, & qui est par conséquent un des principaux caractères par lequel les animaux & les végétaux sont distingués des corps appelés *minéraux*. La *génération* actuelle est donc, par rapport au corps végétant & vivant, la formation d'un individu semblable par sa nature à celui dont il tire son origine, à raison des principes préexistans qu'il en reçoit, c'est-à-dire de la matière propre & de la disposition à une forme particulière que les êtres générateurs fournissent pour la préparation, le développement & l'accroissement des germes qu'ils produisent ou qu'ils contiennent. *Voyez* Germe. C'est donc par le moyen de la *génération* que se forme la chaîne d'existences successives d'individus, qui constitue l'existence réelle & non interrompue des différentes espèces d'êtres, qui n'ont qu'une durée limitée relativement à l'état d'organisation qui donne une forme déterminée & propre aux individus de chaque espèce<sup>33</sup>.

Le texte s'ouvre sur une référence aux êtres organisés, ce qui est intéressant, sachant que l'*Encyclopédie* n'a pas d'article ORGANISME, mais un article ORGANISATION, dans lequel on lit que le « premier principe de l'*organisation* se trouve dans les semences »<sup>34</sup>. Cela signifie qu'un être vivant est un *organisme* dans la mesure exacte où il est membre d'une espèce et où il est capable de se reproduire, c'est-à-dire de transmettre les caractères distinctifs de cette espèce. L'espèce n'existe que dans la mesure où existe la reproduction par accouplement, et que les individus qui en résultent se montrent eux aussi fertiles. D'autre part, l'individu en lui-même est le résultat de l'agrégation mécanique entre les parties qui le composent, ce qui

33. D'Aumont, GÉNÉRATION, *Enc.*, VII, 559a.

34. ORGANISATION, *Enc.*, XI, 629b.

définit, du point de vue de l'économie animale, son état sain ou pathologique, et trace la limite entre la vie et la mort<sup>35</sup>. Dans l'article OECONOMIE ANIMALE, Ménuret de Chambaud, parle de mécanisme, de fonctions et de mouvements, termes qui corroborent l'idée de la formation et de l'opération mécanique des corps vivants, mais indique un niveau de structuration sous-jacent à celui des parties mécaniquement associées, celui des molécules organiques, éléments de la matière dotés de vie, c'est-à-dire de sensibilité et d'irritabilité, dont l'interaction produit les organes de ces agrégats qui sont les corps vivants<sup>36</sup>. Il est ainsi possible de parler, avec François Duchesneau, d'un « effet architectonique » en vertu duquel « l'interaction dynamique » des parties qui opèrent mécaniquement produit de soi-même une machine intégrée, qui peut bien être appelée organisme<sup>37</sup>.

L'*Encyclopédie* se positionne ainsi à mi-chemin entre deux modèles alors concurrents d'organisation des êtres vivants, l'un proposé par Leibniz, l'autre par Stahl. L'organisme est pour Leibniz une machine qui, à la différence de celles créées par l'homme dans lesquelles chaque partie n'a de sens et de fonction que par rapport au tout, est elle-même composée d'autres parties ou d'autres machines, à leur tour composées d'autres, expression à l'infini de la structure monadologique des substances. La vie, ou l'âme, apparaît dans ce système comme une propriété des substances simples<sup>38</sup>. Stahl, quant à lui, comprend l'organisation comme disposition intermédiaire entre l'âme, principe de la vie, et la matière, conformée par elle<sup>39</sup>. Contrairement à ses prédécesseurs, Ménuret de Chambaud comprend la vie des machines organiques comme un effet, et non pas comme cause, d'une propriété particulière de la matière. D'où la spécificité du vitalisme encyclopédiste, qui refuse tout à la fois l'immanence de la vie à la substance et sa transcendance par rapport à la matière<sup>40</sup>.

Les auteurs des différents articles portant sur la médecine ont des divergences, notamment s'agissant de la génération, Ménuret de

35. Ménuret de Chambaud, OECONOMIE ANIMALE, *Enc.*, XI, 360a. Pour la conception de l'organisme dans l'*Encyclopédie*, voir Daniel Teysseire, *Pédiatrie des Lumières*, Paris, Vrin, 1982, chap. 1.

36. Voir Claudio Milanese, art. cit., p. 175 ; et Colas Duflou, « Diderot et Ménuret de Chambaud », *RDE*, 34, 2003, p. 30.

37. François Duchesneau, « Diderot et la physiologie de la sensibilité », *DHS*, 31, 1999, p. 200.

38. Voir François Duchesneau, *Leibniz. Le vivant et l'organisme*, Paris, Vrin, 2010.

39. Voir Stahl-Leibniz, *La controverse entre Stahl et Leibniz sur la vie, l'organisme et le mixte*, éd. Sarah Carvallo, Paris, Vrin, 2004.

40. Voir Thierry Lavabre-Bertrand, « Le vitalisme de l'école de Montpellier », in Pascal Nouvel (dir.), *Repenser le vitalisme*, Paris, PUF, 2011.

Chambaud est partisan de l'épigenèse alors que d'Aumont soutient la thèse de la préformation, mais il existe entre eux un accord de fond, y compris de la part de Diderot, sur le caractère mécanique de l'organisation animale et le processus organique de sa structuration<sup>41</sup>. Cela permet à ces encyclopédistes de postuler l'étroite liaison entre le moule intérieur de l'animal et sa conformation extérieure ; lorsque l'animal est sain, cette conformation extérieure est comme une attestation de l'existence de son moule intérieur. L'individu, qui est le prolongement de l'espèce au présent et qui peut contribuer à son existence future, ne s'épuise donc pas en lui-même. Sa vie est circonstancielle, sa mort est insignifiante, l'espèce le traverse, et il se résout en elle. De son côté, d'Aumont affirme, dans l'article GÉNÉRATION, que « la forme déterminée et propre » est la caractéristique distinctive qui se maintient dans la descendance d'individus successifs, qui ne sont que des variations singulières du même moule, ce qui revient à dire que la génération d'un être organisé individuel fait partie d'un processus continu plus général<sup>42</sup>.

Malgré la mort, qui est un phénomène circonscrit à l'individu, l'espèce subsiste, et c'est là le véritable « mystère insondable de la nature<sup>43</sup> », et non pas l'anéantissement d'une forme particulière d'organisation mécanique. En effet, pour Buffon, la permanence de l'espèce est le résultat de la succession infini d'individus qui se reproduisent, et l'action inexorable du temps sur l'individu a une compensation exacte dans la permanence intemporelle de l'espèce<sup>44</sup>. Pour cette raison, Diderot pourra affirmer, bien qu'à titre d'hypothèse :

À proprement parler, on ne *naît* point, on ne meurt point ; on était dès le commencement des choses, et on sera jusqu'à leur consommation. Un point qui vivait s'est accru, développé, jusqu'à un certain terme, par la juxtaposition successive d'une infinité de molécules. Passé ce terme, il décroît, et se résout en molécules séparées qui vont se répandre dans la masse générale et commune. La vie ne peut être le résultat de l'organisation ; imaginez les trois molécules *A, B, C* ; si elles sont sans vie dans la combinaison *A, B, C*, pourquoi commenceraient-elles à vivre dans la combinaison *B, C, A*, ou *C, A, B* ? cela ne se conçoit pas. Il n'en est pas de la vie comme du mouvement ; c'est autre chose : ce qui a vie a mouvement ; mais ce qui se meurt ne vit pas

41. Voir Claire Fauvergue, *Diderot, lecteur et interprète de Leibniz*, Paris, Champion, 2006, p. 169 et suiv..

42. D'Aumont, GÉNÉRATION, *Enc.*, VII, 561a.

43. *Ibid.*

44. Voir Jean Gayon, « L'individualité de l'espèce : une thèse transformiste ? », in Beaune *et. al.* (dir.), *Buffon 88. actes du colloque international*, Paris/Lyon, Vrin/IIIEE, 1992, p. 475-89.

pour cela. Si l'air, l'eau, la terre, et le feu viennent à se combiner, d'inertes qu'ils étaient auparavant, ils deviendront d'une mobilité incoercible ; mais ils ne produiront pas la vie. La vie est une qualité essentielle et primitive dans l'être vivant ; il ne l'acquiert point ; il ne la perd point. Il faut distinguer une vie inerte et une vie active : elles sont entre elles comme la force vive et la force morte : ôtez l'obstacle, et la force morte deviendra force vive : ôtez l'obstacle, et la vie inerte deviendra vie active. Il y a encore la vie de l'élément, et la vie de l'agrégat ou de la masse : rien n'ôte et ne peut ôter à l'élément sa vie : l'agrégat ou la masse est avec le temps privée de la sienne ; on vit en un point qui s'étend jusqu'à une certaine limite, sous laquelle la vie est circonscrite en tout sens ; cet espace sous lequel on vit diminue peu à peu ; la vie devient moins active sous chaque point de cet espace ; il y en a même sous lesquels elle a perdu toute son activité avant la dissolution de la masse, et l'on finit par vivre en une infinité d'atomes isolés. Les termes de vie et de mort n'ont rien d'absolu ; ils ne désignent que les états successifs d'un même être<sup>45</sup>.

Pour comprendre ces « états successifs d'un même être », il faut insérer la vie et la mort dans le dynamisme de la matière et du mouvement dont les lois constituent tout être vivant en tant que tel, c'est-à-dire considéré comme un agrégat d'atomes ou de molécules organiques. C'est ce qui est dit dans *Le Rêve de D'Alembert* :

« Et la vie ?... La vie, une suite d'actions et de réactions... Vivant, j'agis et je réagis en masse... mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point ?... Non, sans doute, je ne meurs point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... »<sup>46</sup>.

Au milieu de ce changement de formes qui se succèdent les unes aux autres sans obéir à une loi structurale permanente, dont les paramètres sont dictés par le jeu entre les nécessités physiologiques et les circonstances imposées aux individus par l'expérience, l'espèce est privilégiée au détriment de l'individu, car c'est dans l'espèce que la nature s'affiche en tant qu'ordre. Malgré le mouvement et la perpétuelle succession des arrangements fortuits et occasionnels entre les éléments de la matière, la forme de l'espèce est récurrente, elle se reproduit à chaque fois qu'un individu est généré, même si chacun possède des traits caractéristiques qui le distinguent des autres. Dans ce cadre, l'existence de l'individu apparaît comme une circonstance mineure, et la mort d'un être quelconque, étant tout au plus un fait qui

45. Diderot, NAÎTRE, *Enc.*, XI, 10a.

46. Diderot, *Le Rêve de D'Alembert*, éd. C. Duflo, Paris, Flammarion, 2002, p. 83 ; et, dans la présentation de C. Duflo, p. 28.

atteint la sensibilité d'autres individus, peut être une question morale, mais non pas une question de philosophie naturelle, car elle n'atteint pas l'espèce comme un tout, au contraire, elle est pleinement compensée par la naissance de nouveaux individus, qui maintiennent ainsi ce que François Jacob appelle « le niveau constant de chaque espèce »<sup>47</sup>.

L'insignifiance de la mort pour le cycle de la vie peut relativiser l'importance qu'elle a pour l'individu, mais cela ne permet pas pour autant de comprendre ce qu'est la vie. Malgré toute l'importance de ce terme pour la discussion, l'article qui lui correspond dans l'*Encyclopédie*, rédigé par Jaucourt, lieutenant de Diderot après le départ de D'Alembert, se contente de platitudes :

En physiologie, la vie est l'opposé de la mort, qui est la destruction absolue des organes vitaux, sans qu'ils puissent se rétablir, ensorte que la plus petite vie est celle dont on ne peut rien ôter, sans que la mort arrive ; on voit que dans cet état délicat, il est difficile de distinguer le vivant du mort ; mais prenant ici le nom de vie dans le sens commun, je la définis un mouvement continu des solides & des fluides de tout corps animé<sup>48</sup>.

Si l'on ne tient pas compte des éléments fournis par d'autres articles de l'*Encyclopédie*, cette définition semble très insuffisante. Cependant, Jaucourt précise que la différence entre la vie et la mort, étant quantitative et non qualitative, souvent « il est difficile de distinguer le vivant du mort ». On se retrouve ainsi dans le domaine de la médecine, plus précisément dans le domaine de l'art du diagnostic, tel qu'il est discuté par Ménuret de Chambaud dans l'article MORT :

La *mort*, uniquement considérée sous le point de vûe qui nous concerne, ne doit être regardée que comme une cessation entiere des fonctions vitales, & par conséquent comme l'état le plus grave, le plus *contre-nature*, dans lequel le corps puisse se trouver, comme le dernier période des maladies ; & enfin comme le plus haut degré de syncope. En l'envisageant sous cet aspect, nous allons tâcher d'en détailler les phénomènes, les causes, les signes diagnostics & prognostics, & d'exposer la méthode *curative* qui est couronnée par le succès le plus constant, & qui est la plus appropriée dans les différens genres de *mort*. La séparation de l'ame d'avec le corps, mystere peut-être plus incompréhensible que son union, est un dogme théologique certifié par la Religion, & par conséquent incontestable ; mais nullement conforme aux lumieres de la raison, ni appuyé sur aucune observation de Médecine. Ainsi nous n'en ferons aucune mention dans cet article purement médicinal, où nous nous bornerons à décrire les changemens qui arrivent au corps, & qui

47. François Jacob, *La Connaissance de la vie*, Paris, Flammarion, 1970, p. 152.

48. Jaucourt, *VIE, Enc.*, XVII, 249a.

seuls tombent sous les sens, peuvent être aperçus par les médecins artistes sensuels, *sensuales artifices*<sup>49</sup>.

Pensée dans son rapport à la vie, la mort apparaît comme une véritable dénaturation, comme une violence imposée du dehors à un équilibre sain. La nature, en tant que vitalité, se limite au périmètre de l'organisme. Le triomphe final de la corruption de la matière du corps ne se produit que quand tous ses organes ont été privés de vie. Il y a une vie des organes, la sensibilité ou le sentiment propre de la texture fibreuse qui les constitue, et c'est la somme de ces sensibilités locales ou spécifiques qui définit, en dernière instance, la vie de l'individu<sup>50</sup>. Ménuret de Chambaud trouve un soutien chez Bordeu qui décrit l'économie animale comme une machine faite de parties autonomes, dont le concours harmonieux, fruit d'une convergence produite par les lois du mouvement, forme un tout, dont l'unité découle de « processus fonctionnels fragmentaires », non d'une interdépendance nécessaire entre les organes<sup>51</sup>.

Telle est la fragile définition du terme « vie » que l'*Encyclopédie* pouvait offrir. Ce résultat montre en revanche à quel point la physiologie s'est libérée de la métaphysique et comment elle a appris à se passer de certains concepts, auxquels la philosophie hésitait à renoncer. C'est de cela et de rien d'autre que parle l'*Encyclopédie* dans les différents articles consacrés aux savoirs médicaux, mais aussi à travers diverses définitions de mots qui ont trait à l'être vivant et aux états qui lui sont propres. La grammaire générale est l'instrument dont se servent Ménuret de Chambaud, d'Aumont et d'autres dans leur tentative d'organisation de la médecine comme un art tourné vers une science de nature philosophique : l'histoire naturelle. Car, comme nous en avertit Condillac, une science n'est rien d'autre qu'un ensemble de signes. C'est ce que nous rappelle Diderot lui-même lorsque, dans l'article ENCYCLOPÉDIE, il souligne la dimension grammaticale de la connaissance de la nature<sup>52</sup>. Le « moment où l'on écrit<sup>53</sup> », postérieur à l'observation et à l'expérimentation, est ce qui fixe de façon provisoire les connaissances, c'est par cet acte que le corps malade ou sain, vivant ou mort, devient intelligible lors d'une description qui le

49. Ménuret de Chambaud, MORT, *Enc.*, X, 718a. (nous soulignons)

50. Voir l'article SENSIBILITÉ, de Fouquet, et le commentaire de Jean Mayer dans *Diderot homme de science* (Rennes, Imprimerie Bretonne, 1959, p. 293-295).

51. Sur ce point, voir F. Duchesneau, *La Physiologie des Lumières*, La Haye Nijhoff, 1970, p. 369-370.

52. Diderot, ENCYCLOPÉDIE, *Enc.*, V, 636a.

53. *Ibid.*

saisit, à partir des signes, ou des symptômes, en tant que structure. En somme, Sylvain Auroux avait raison d'évoquer une « sémiotique des encyclopédistes » ; car jamais peut-être avant l'*Encyclopédie* on n'avait accordé une telle place aux prérogatives du langage dans la production de la connaissance.

Pedro PIMENTA

*Université de São Paulo/CNPq.*

*Traduit du Portugais (Brésil) par Márcia Aguiar.*